

Jean-Claude Lescout

Poèmes

ISABELLE EBERHARDT

Aïn-Sefra au sud d'Oran
En avant s'étirent les dunes
De l'autre côté de l'oued éclate
Une magnificence rouge
Les sables perdus
Environnent l'ancienne redoute
Gagnée presque à l'ensevelissement

Comme pesée de tout le Désert
Tombe le vent brûlant
Accumulant la poudre
Pourpre
Entre les alignements de faibles maisons
Les pas jusqu'à la cheville

Par les plantations de peupliers par les saules
Par les arbres nouveaux
Par les eucalyptus arrachés
D'une terre lustrale
A été entrepris de fixer
Ce qui s'écoule au creux de la main
Et accueille le corps

Culmination élevant au Sud au Sel
Une voie conduit à l'ancien poste sommital
Massif Éperon vers les surfaces de l'enlèvement
Formes adoucies brèves rondeurs bois
L'eau rare la vue ouvrant la vie
Elle fut
Contemplative

Le vingt-et-un octobre mille neuf cent quatre
Fut dévasté l'ancien village européen
Comme à la montée soudaine des eaux dans l'Écriture
A Rimbaud elle fut associée
Elle était venue en Suisse
Au jour
Avec l'origine russe et la même allemande
En mille huit cent soixante-dix-sept
Maintenant font suite les feuilles jaunies

Elle avait donné l'âme
Elle avait rendu le corps
A la Soumission
Dans le cimetière minimal
Avait creusé une place
Où l'on peut voir
Les grains innombrables
contenant l'Infini

La violence des effusions intérieures
La faisait errer en devenir
Rejoindre l'étranger au même du soi
Abandonnant tout se quittant

Atteinte d'un reste

Laissant une femme des enfants
En lui s'était mis
L'homme de Théâtre et de
Quelques Sonnets
Shakespeare
Au nombre des victimes se trouvait
La phrase du guide opposant
Par la conjonction *et* ces mots

Aventurière Écrivain
Ne font qu'un seul
Commençant
Isabelle Eberhardt

9 septembre - 15 octobre
1985

L'ESPACE MENTAL EN MONTPELLIER
LE VERCORS

(Une fois au début de la grande chaleur
La ville désertée
Je suis entré dans un lieu public
Devant envoyer quelques écrits)

Une sorte de foule, la surprise
Fut que j'étais le seul homme
Beaucoup de femmes jeunes attendent
La tiédeur est belle comme une senteur
Qui me recueillerait

Au plein après-midi
Voici
Que la lumière
S'est soudainement voilée
Une menace d'orage pour
Que les rues et les formes
Fermement
Se détachent
Femmes autres
Les autres femmes de Montpellier
Enveloppant si sûrement
Auprès de leur station soignée
La vacance
Le face à face du transport
Seul, ébloui de la pénombre
me venant

Tandis que plus tard il marchera au col
De la Machine ces pas ouvriront
La récitation se faisant lui silencieux près d'elle
Une scansion soudaine ne se peut repousser
Comme assaut du divin prenant
Tramant ici avec quelque chose
Surpassant la tentative de dire indicible
Comme une indifférence souveraine
Au monde s'abattant
S'amoncelant montagnes et destructions

Puis

Le jeune corps Les amours mimées

Pensives

Les buis ombreux fête et deuil

Les calcaires blancs frappés d'oxydations

les houx leurs feuilles coupantes

avec parfois des fleurs boules écarlates

Aux jeunes filles sont associés

Dans le Bois de Saint-Anne, sous les robes

Aux relevailles, Gustav Klimt et Egon Schiele ont dessiné

Le sexe féminin comme il est

Loos nous avait capturés enfants

Ses maquettes géométriques essentielles

Architectures devant le Bauhaus

Buissons de buis alliant l'humide et le sec

Je vous ai conviées au Col de la Bataille

Puis au Col du Pionnier

Nous aurions

un simple appareil

Les W seraient les ailes géantes

Du bruit

Élevé à Christophe Colomb

Devant la *Maison du Berger*

Passeraient les

Civilisations

Moïse et Aaron, concept

Idole Schoenberg

Déplaçant une peinture

A nouveau est parti

Cherchant un lieu, ne le retrouvant

Sinon peut-être auprès d'elles/seules

Bientôt tout l'espace/ les hommes

se seraient dissous

Devant la lumière

Et lui caillou allongé

Immémorial

Comme ainsi sur les murs alluviaux

Oublié Romans le front posé sur

Un après-midi convulsant la forme

Trieb. Todestrieb. Rien ne sera comme.

Démantèlement.

Je l'avais presque démontée

Elle n'avait pas résisté longuement
traçant les signes unis
Tout allait si doucement
Vers une fin

1-4 V 1986
et 1 VII 1987

VAISON

Longtemps après les fouilles, on reprit
Apparurent alors les soubassements
Hellènes
Sous la ville romaine une fondation massaliote
Célérité, floraison, sous la pinède
Une musique, un souffle
Revivant sur les peaux l'une l'autre
toile douce étendue sur les aiguilles
Puissant l'été

La haute montagne au-devant
Au lit nodal seraient destinés

Edgard Varèse dirigeant les chorales à New-York
Bien avant ces Choralies
La tour romane jaillie en un pur élan
Le carré enclos ouvre les surfaces méditation
Femmes, ombres jonchées de transparences
Frémissant aux jointures l'abandon corps
que la ville haute traçant
impose à la rivière vide sur le rocher flottant château

Les ruines sont ce qu'il y a de plus neuf
pour le chant
Une source heureuse contre le soleil
Chant de guerre
Une veine sombre, lierre vivace, jour
Harcelé, entoure le sein toujours doré
Elle, serrée, et le théâtre défiguré, le mur qui renvoyait
les voix, les chœurs abattu

Triomphant peut-être une déliaison
Scène, où les personnages
Non loin de la vigne, de l'arbre, ou de la montagne
Escaladant vers les abris, nus définitifs

S'unir a été le moment
tôt impossible
Sur les places allongées avec un sourire
En Vaison comblant
Le monde ressaisi vainement
Découpe des masses, zincs trouvés, puis plaqués à l'horizon
Ligne en esprit assemblant
l'épars du monde éclaté

Cantates allemandes, musiciens anglais
Quand après des mois se rencontraient venus d'Allemagne
de Suisse le frère et la sœur c'était
à la fin du repas chanter ensemble

Aimant ce corps l'idole
La toison noire commençant
L'Univers
Comme une adoration perpétuelle
entrecoupée la douleur

L'emmenant vers les tombeaux
vers l'inscription antique
comme y sont proches le chant la musique
Et notre suite.

II

Comme un partage des eaux après la résurgence
Inégal il a été
L'un n'a pas entendu l'autre n'a su
Le lys et la rose peut-être ne se connaissent pas

Le soleil descendu
Sur la doucement
Regardée
Comme lui allait la robe noire

Annonciatrice de la mémoire
De femmes passées
Et l'affliction inaltérable depuis l'Arcadie
Recousant cruellement
Un intenable futur

Jour, avec cendres.
Tel est demeuré
Chaque aujourd'hui
Sur la pierre j'ai fait graver : T. A.
Le déchiffrement des nécropoles
Est sans réponse.

J'ai pensé à celui qui vint dans une gare
J'ai laissé les amis
Je me suis retiré
Dans ma disparition.

29 septembre 1986

LES STATUES ABANDONNÉES

(adressé à M. S., peintre)

« Tu ne te feras pas d'idole,
ni rien qui ait la forme... »
Exode, XX-4

Sculptures sur papier.

Statues sur toile, sans visage. Laissant un blanc,
que cerne un trait noir, prenant la forme.
Pas de bras, mais des mouvements d'épaules. Sur la
défensive. Ou l'une, plus haute, en défi. Altières,
contre le temps du sablier. Celles-ci, plus douces.
Et pleines de violence forte, celles-là.
Sans bras, comme les Aphrodites mutilées.

Les longues tuniques descendant jusqu'au socle de ton corps, voilent le marbre en attente.

Les gestes traçants, pour le deuil, appuient sur la forme ardente. Les seins suppléent les bras, peut-être croisés sur le devant, ou tirés par quelque lien. Il y a des ceintures closes.

Toujours les ventres sont arrondis, d'une plénitude. Proéminence posée au monde, en avant de tout.

Ce déhanchement fondateur, vu dans la statuaire gothique. Cette suprême douceur.

Ce point noir ponctuant les ventres vers le haut.

Comme trouvé le lieu opaque, où tout mènerait.

Quelquefois, les cuisses puissantes, longues entravées.

Statues sur toi. Elles ne disent pas une large tête sur les étroites épaules. Les bras auraient été prélevés.

Ce sont de grandes femmes.

Inclinées, comme statues abandonnées.

Une seule n'a pas de socle

Qui peut dire le siècle

Dans l'abandonné.

Una Donna Abandonnata, encore

resterait à l'extrémité

d'un regard blanc

incluse

en l'immobilité

Exposée, puis érigée

au jour restant

à perpétuité pour l'oubli

Et qui pourra connaître

les retrouvailles dans les siècles

venant de ces statues

laissées sur toi.

L'interrogation ne serait pas

La forme inclinée

Que les ruines sont ce qu'il y a

mais la statue pensée

de la lumière.

Que pour elle tu te mis à genoux
sur les toiles nombreuses
et de tes mouvements, de tes gestes
tu statufias un requiem.

L'abandon — le dieu absent — vouant
à l'inachèvement
que décidait l'interdit de la représentation.

Janvier, 1987

CETTE LUMIÈRE UNIQUE

Cette lumière unique
Venant au soir
Comme une éclaircie
Dévoilerait
L'obscur
Le chemin sombre
Où cela s'effectue

Au bord d'une rivière
Tenant mémoire
Ces maisons aux statues pignons
Adressées sur la découpe
Céleste et bleue
Sont premières
Au regard natif

Quel resserrement de
L'éclat
Sur formes anciennes
Arrêtant le regard

Lancé depuis
L'oubli
Enjambant
L'espace mental
Une arche pareille
Supportée

Du vif appareillage portant
Il existe passager
Encore visible en
Structure photographiée
Puis l'enlèvement
Des échafaudages fondateurs
Restant uniquement construit
Le pont.

Tandis que les constructions
Formant l'avenue
S'élèvent
En tonalité
Majeure
Des échafaudages
D'aluminium
Ou de métal
Galvanisé
Comme l'orichalque
Commençant
Dessinent la grille
Que l'architecte aurait pu
Tracer
Comme coordonnées resserrant
L'espace du fini
Tubulures provisoires
Depuis Ulysse
De la maille
Pensée perpétuelle
Enveloppe
Comme le reflet
Expose
Ce qui est
Au dedans inapproché

Mais une grande bâche
D'un azur foncé
Tandis qu'une autre
Orangée vive
Délimitent

Deux carrés
Proches
Qu'il y a question.

14-28 mai 1987